

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 5

Artikel: Cabrottet et sa vatsé
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206671>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

FAVEY, GROGNUZ ET L'ASSESSEUR

Récit complet des aventures de trois bons Vaudois

PAR

LOUIS MONNET

Illustrations de Déverin, de Ralph et de J.-H. Rosen.

(NOUVELLE ÉDITION)

En vente au Bureau du *Conteur Vaudois* et dans toutes les librairies. (Prix : fr. 2,50.)

I A COURSE ASSISE

UNE agape entre membres du Club alpin s'appelle une « course assise ». Il y a course assise et course assise. Si l'on n'y sert, indépendamment du petit blanc, que de blondes montagnes de choucroute sur lesquelles tremblotent des pieds de porc ou des saucisses, le repas ne saurait prétendre qu'au titre de « petite course assise ». Il devient « grande course assise » quand la table se couvre de ces mets variés et recherchés dont doit se composer tout dîner digne de gens qui ne se nourrissent pas seulement d'airelles alpestres et d'eau de glacier. Aux « grandes courses assises » sont conviés le comité de la section centrale du Club alpin et les comités des sections des cantons voisins. Selon la tradition suivie dans nos fêtes nationales, le dessert est marqué par une série de discours formant ce qu'on nomme la « partie oratoire officielle », un clubiste portant le toast à la patrie, le président souhaitant la bienvenue aux invités et ceux-ci présentant les compliments et les souhaits de leurs sections.

On se tromperait toutefois en se figurant que les « grandes courses assises » se distinguent des petites par un décorum de circonstance, un ton solennel, des rites contraires à une bonne digestion et à la naturelle belle humeur. A la « grande course assise » de la section des Diablerets, qui se fit samedi dernier à l'Hôtel de France, les rires partaient en fusées déjà au potage. Seul d'entre les harangueurs, celui qui célébra les beautés de la patrie se fit entendre dans un silence absolu ; les autres furent accueillis par toute sorte de facétieuses exclamations lancées à mi-voix et qu'accompagnait en sourdine, à de certaines tables, le choeur des verres entrechoqués, des fourchettes ou des couteaux cliquant sur la vaisselle, des diverses harmonies imitant le martelage du piolet sur le rocher, les sonnailles des troupeaux, le vent qui hurle ou le tonnerre grondant dans le lointain. Chose à noter, ce concert ne démontait nullement les orateurs ; il semblait même les combler d'aise, et leurs regards suppliaient le major de table de ne pas troubler par des coups de sa sonnette une joie aussi manifeste et dont ils tenaient à prendre largement leur part. Etait-ce là débonnaireté ou au contraire babille politique, inspirée par la crainte de voir un geste d'impatience transformer en une tempête ce qui n'était encore qu'un murmure ? Mystère.

Que, durant les discours, les clubistes fussent comme sur des charbons ardents, on le comprendra en sachant qu'une commission des fêtes n'attendait que le tarissement des flots oratoires pour donner un spectacle dont le clou consistait en l'arrivée en personne de Cook et de Peary, venus pour faire au professeur Mercanton et aux autres coureurs de nevés et de glacières, la bonne surprise de leur dévoiler le mystère de la double découverte du pôle nord.

Les convives étaient au nombre de cent vingt, de tout âge et de toute condition : savants, financiers, professeurs, médecins, avocats, notaires, architectes, ingénieurs, industriels, commerçants, artisans, fonctionnaires, commis, rentiers, théologiens, etc. On se montrait les vainqueurs de cimes vierges, baptisés d'un nom rabelaisien, les amants des séracs et des rimayes, les purs grimpeurs de rochers, et les clubistes aussi qui ne se sont jamais mis en route que pour des courses assises, placées têtes de pères de famille bedonnants et aux traits légèrement congestionnés. Le Club alpin ne dédaigne pas ces ascensionnistes passifs. Eux au moins n'encombrent pas ses cabanes, tout en contribuant à les édifier ; et puis, ils ne jaloussent nullement ceux qu'ils appellent les « fracasseurs de sommets » ; mais leur sympathie va d'elle-même aux touristes qui ont la spécialité de « faire » les cols, qui voyagent à la papa, et surtout à ceux qui se contentent d'admirer les montagnes vues d'en bas.

Nous n'avons pas retrouvé dans cette aimable assemblée le type rare de l'alpiniste imaginaire, ce piètre marcheur que le vertige empêche de s'écartier des routes carrossables, mais qui s'est si bien nourri de littérature alpestre qu'il se figure petit à petit avoir accompli lui-même les prouesses dont il a lu le récit, et qu'il arrive à en imposer même aux moins naïfs, tant est bonne sa mémoire des noms topographiques, de la durée des étapes et de la nature des difficultés.

Non loin de nous se trouvait, en revanche, un de ces amis de l'Alpe dont l'espèce est plus commune, qui ont gardé la mémoire de certaines parties merveilleuses, faites dans leurs jeunes années, et que hante le désir de pouvoir rafraîchir un jour, sur quelque belle cime, les chères impressions. Que de soirées d'hiver ils passeront, le *Guide* de Tschudi en mains, la carte Siegfried étalée sous leurs yeux, à étudier le massif des Mischabel, le Mont-Rose, ou l'une ou l'autre des fières pyramides qui bordent le glacier d'Aletsch, prenant des notes, arrêtant le plan d'excursions magnifiques qu'ils n'exécuteront jamais, empêtrés qu'ils sont à la plaine par leur bourse vide et par un tas d'autres vilaines obstacles !

De ces regrets et de ces tristesses, rien ne transpirait à la course assise de samedi. Unis par un même sentiment, heureux d'appartenir à une société dont les efforts honorent notre pays, ces hommes, redevenus des adolescents pour quelques heures, se laissaient aller à la joie de vivre, de dire des folies et de se dilater

la rate comme en une nouvelle abbaye de Thélème ; en tout bien, tout honneur, cela s'entend, et sans qu'ils eussent besoin pour regagner la cabane familiale, de recourir aux services des guides et porteurs, et encore moins de s'enfonder.

Pour une course assise, ce fut une belle course assise.

V. F.

BALLADE EN L'HONNEUR DU BAISER

L es amants sont en grand émoi,
Et vraiment il en vaut la peine :
Voudrait-on pas, de par la loi,
Et sous prétexte d'hygiène,
— C'est toujours la même rengaine ! —
Les empêcher de s'embrasser !
Amoureux, qu'à cela ne tienne :
Buvons en l'honneur du Baiser !

Ignorez-vous donc, dites-moi,
Microbistes vraiment sans gêne,
Qui dans nos coeurs jetez l'effroi,
Que sans baisers la vie est vaine ?
Quelle caresse américaine
Pourra jamais les remplacer ?
Nous voulons nous aimer, mordienne !
Buvons en l'honneur du Baiser !

En amour, le Baiser est roi,
Et soyez sûr, quoiqu'il advienne,
Que nous le garderons ! ma foi,
La mode est bonne, quoique ancienne.
Que la Faculté se souvienne
Que rien ne sert de menacer.
Embrassons-nous à bouche pleine :
Buvons en l'honneur du Baiser !

ENVOI.

Nous qui ne trouvons pas malsaine
La lèvre où nous allons puiser
L'ivresse à jamais souveraine,
Buvons en l'honneur du Baiser !

E. C. THOU.

CABROTTET ET SA VATSE

N e gardâve rein que dâi tchivre, clli Cabrottet, por cein que n'avâi jamé z'u lo moyan d'atsetâ onna vatsse. L'é sa fenna, la Cabrotteta que l'é z'aryâve. Et sutya que l'étai po cein, allâ pire. Failâi la vère acceppeounâve vè lo livro de sè tchivre, que lau tegnâi la quva eintre lè deint, et pu, hardi ! tè trevougnive ciliâu tètè : cllin... clliâ, que lo laci dzefâve et que lo seyon l'étai asse rido pllein que se on l'avâi met désô l'entse dâo borni de cōmouna.

Ai derrâire vôté, peinsâ-vô vâi cein : Cabrottet n'é-te pas vegnâ cardinau. L'é cein que l'âi a fê pliessi et pu à sa fenna assebin, que lâi a de dinse :

— Ora, te sâ, Cabrottet, lâi a pas de nani, tè faut onna vatsse ! On cardinau dau Conset communa que n'a rein que dâi tchivre n'e pas atant d'à respettâ que ion que lâi a dâi vatsse.

Et Cabrottet trace pè vè Gronbaque, pè Lozena, que lâi veind à credit onna galéza valaisanna, que lâi a été tot benaise d'amena à son étrâblio, de vè lo né.

Lo leindèman matin, à boun'hâora, Cabrottet

et sa fenna l'ètant dza vè la valaisanna po cou-dhi l'ariâ.

Tè rondzâ pi ! L'affère n'allâve pas solet ; la Cabrottetta avâi bî sè setâ, et môd're lè pâi de la quva, quemet fasâi po sè tchivre. La vâse fasâi dâi dzewattafe et piattâve que lo sèyon ètai eimbardzi viâ : du cein lèvâve lo tiu que lâi avâi pas moyan de restâ dè coûte. La Cabrottetta ein ètai tota motsetta et ne savâi pe rein mé quinn' herba de la Saint-djan faillâi fêre po lâi avâi son laci.

Tot d'on coup, à force de ruminâ, lâi vint l'idée de betâ oquie de pèsant su la rîta à la valaisanna, po que ne poâisse pas mè lèvâ lo tiu. Vâi mâ, que faillâi-te lâi mettre. Rein ne lâi tegnâi. Quecha : Cabrottet.

Et ie subye Cabrottet que gouvernâve lè tchivre.

-- Vin vâi cê, que lâi fâ. Sè pas quemet ariâ clia coffiâ de serpeint de bîta. Asseye-vâi, de tè fetsi dessu, su la rîta, on bocon ein derrâ, que ne poâisse pas édzevatâ.

Cabrottet ne fâ si ion, ni dou : l'avâi z'onzu ètâ tringlot pè lo militéro ; sè bete à tsevau dessu et, po que ne tsise pas, sa fenna lâi liette lè pî avoué on lincou que passâve pè dèso lo veintre de la vâse.

L'affère allâve mi ; on pouâve ariâ on bocon et l'homme, po fêre rire la fémalla tsantâve : « Roulez tambours, » quemet se l'avâi oncora ètâ ào militéro :

Mâ, vaitcè que la vâse sè met à sè tsampâi ein derrâ ein tereint ào renard tant que sè déliette, toûme lo laci et pu via pè la porta eintrebêtchâ, avau lo velâdo.

Vo prometto que vo z'arâi pu rire de vère clli commerce : lè dzein sè mettant su lè pas de porte po guegnî clli dragon, su sa modze que tracie tant que pouâve éteindre, ào dissime galop. Lè tsin dzappâvânt aprî, lè dzennelie fotant lo camp dau maitet dau tsemin po cein que sè cravant que l'ètai on tot-mobile que fronnâve.

Mon Cabrottet pétâve minço, tandu que lè dzin sè desant :

— Mâ, mâ, l'è Cabrottet ! Hé, cardinau, iò vato ? que lâi criâvant.

— Diable lo mot que i'en sé ! Dèmanda-lo à ma vatse, lo sâ mî que mè !

MARC A LOUIS.

Poire !... — Un garçonnet qui prépare ses devoirs pour l'école demande à son père :

— Dis, p'pa, est-ce que *poire* est masculin ou féminin ?

— Ça dépend...

— ?...

— Mais oui ; ça dépend des poires que c'est. Ainsi on dit *un poire Goliath*, parce que Goliath est un homme, n'est-ce pas ; et on dit *une poire duchesse*, parce qu'une duchesse c'est une femme. Tu comprends ?

— Oui, p'pa.

C.

SOUVENIRS HISTORIQUES

La bataille de Gingins.

La « bataille de Gingins ! » Combien, sur dix personnes, pourront vous dire de quoi il s'agit ? Fort peu. Ignorance pour les uns, oubli pour les autres.

Bien que la bataille de Gingins ne fut qu'un incident de la lutte longue, tenace, et en fin de compte victorieuse, que soutinrent les Genevois contre les princes de Savoie, et qu'il ne fut pas précisément à l'éloge des Vaudois, paralysés par la crainte qu'ils avaient de LL. EE. de Berne, cet incident mérité d'autant moins l'ignorance ou l'oubli qu'il eut notre petit Pays-de-Vaud pour théâtre. Et puis, ce n'est pas le rôle de l'histoire de donner toujours de l'encensoir.

*

A la fin de 1534, Genève était pressée de toutes parts, la famine commençait à se faire sentir dans

ses murs ; elle se voyait abandonnée par Berne, sa combourgaise ; Fribourg, sa combourgaise également, lui donnait chaque jour de nouvelles preuves de son mauvais vouloir. On croyait que les Genevois allaient succomber.

Alors, dit l'historien vaudois Verdeil, les Genevois, au bord de l'abîme, prirent une résolution énergique qui, aux yeux des hommes timides, devait les perdre, mais les sauva, leur assura pour des siècles leur indépendance et le premier rang entre les peuples les plus éclairés, les plus civilisés et les plus libres de l'Europe. Les Genevois, le 27 août 1535, proclamèrent la Réformation, leur indépendance et la république. »

A cette nouvelle, Charles III de Savoie bondit. Il leva des troupes, fit occuper les localités voisines de Genève et fit établir des croisières sur le lac pour intercepter toute communication entre son ennemi et le pays de Vaud.

Genève demanda de nouveau du secours à Berne, qui fit la sourde oreille. Alors, elle s'adressa aux peuples protestants de la Suisse. A cet appel, des corps francs se levèrent à Biel, dans le Seeland et surtout à Neuchâtel et coururent au secours des Genevois. Ces corps francs durent naturellement éviter le Pays-de-Vaud. Ils se jetèrent sur les sommets du Jura, suivirent le Val-de-Travers, la vallée de Sainte-Croix, celle du lac de Joux, du bois d'Amont et des Dappes. Arrivés à Saint-Cergues, ils descendirent dans la plaine où ils furent attaqués près de Gingins, puis, quoique vainqueurs, obligés de regagner leurs pénates à la faveur de sauf-conduits, délivrés par Berne.

Cette brave petite troupe de 900 hommes était commandée par un vieil officier, brave et expérimenté, Jacob Wildermouth.

Elle se mit en marche par une nuit d'octobre, malgré les remontrances du gouverneur, qui menaçait les chefs de la colère de Mme de Longueville, souveraine de Neuchâtel.

Les femmes exhortèrent leurs maris de ne pas se laisser intimider, leur déclarant qu'elles partiraient elles-mêmes s'ils ne marchaient pas. Quelques-unes, plus exaltées encore, s'armèrent de larges épées ou de hallebardes et accompagnèrent leurs époux.

Arrivés à l'entrée des gorges du Val-de-Travers, le gouverneur arrêta la troupe et fit de nouvelles menaces, si furieuses que beaucoup en furent ébranlés. Alors le chef Wildermouth s'écria :

— Eh bien, que ceux qui ne se sentent pas le courage d'aller combattre pour leurs frères n'avancent pas : car nous aimons mieux être peu de gens et de cœur, comme Gédéon, que de traîner des gens timides. Là-dessus, chacun se mit à genoux, et pria de grand cœur. Puis, lorsque la petite armée se fut relevée, le chef s'écria :

— Que celui à qui Dieu donne de venir batailler pour nos frères viennent et que les autres s'en retournent !

Alors plus de quatre cents hommes quittèrent la troupe, car le gouverneur les avait menacés dans leurs vies et leurs propriétés. Les autres marchèrent de l'avant.

Il fallut franchir des montagnes et suivre les grandes Joux ; la troupe avait de la neige jusqu'aux genoux et eut à souffrir de la faim et du froid. Cependant, le lendemain au soir, elle arrivait à Saint-Cergues, dont les habitants s'étaient enfuis, emportant vivres et provisions.

Les Neuchâtelois passèrent là une bonne nuit, quoique sans nourriture. Vers le matin, le bataillon descendit alors la montagne pour arriver au village de Gingins, où il espérait trouver à manger.

Pressés par la faim, les Neuchâtelois descendaient la montagne à grands pas, lorsque trois jeunes gens — trois traîtres — qui s'étaient offerts pour les guider, les firent entrer dans un chemin creux. A cet instant, ils se vinrent arrêter par plus de 3000 hommes, à pied et à cheval, bien armés. Leur troupe se croyant sûre du succès, poussait déjà des cris de victoire. Le bataillon des Neuchâtelois ne comptait plus, à ce moment, que 445 hommes, dont cent seulement étaient armés d'arquebuses ; les autres n'avaient que des épées ou des hallebardes.

Wildermouth s'avança et demanda qu'on lui donnât passage pour Genève. On lui répondit qu'on ne le permettrait point. « Nous le prendrons alors ! » crièrent les Neuchâtelois tout d'une voix. Et aussitôt le combat commença.

Les décharges des Savoyards passèrent par-dessus les têtes des Neuchâtelois, qui fondirent sur

l'ennemi, piques baissées. Luttant dans la proportion de 1 contre 7, ils combattaient avec l'énergie du désespoir. Les hommes armés d'arquebuses s'en servirent comme de massues ; des femmes luttèrent côte à côté avec leurs maris ou leurs frères. L'une d'elles, armée d'une grande épée à deux mains, tua plusieurs Savoyards et lutta comme une lionne jusqu'au moment où une arquebuse vint l'atteindre en pleine poitrine. Elle tomba pour ne plus se relever.

Bientôt l'ennemi plia de tous côtés, et il s'enfuit, les laissant maîtres du champ de bataille et de Gingins. Plus de 500 Savoyards et autres furent tués. Les vainqueurs ne perdirent que sept combattants.

Tel est, d'après les chroniqueurs du temps, le récit du combat de Gingins.

Le moment psychologique. — On reprochait à un père de marier son fils trop tôt.

— Attendez au moins qu'il soit raisonnable, lui disait-on.

— Pas si bête ! il ne voudrait plus.

Pensée. — Le rôle social des femmes n'est grand que parce qu'il est autre que celui des hommes. Si elles avaient la tribune elles perdraient le foyer.

HENRY FOURQUIER.

REPORTAGE

RIEN n'arrête un reporter ; il n'a ni retenue ni scrupule ; peu lui chaut de passer pour un indiscret, pour un importun, pour un « crampon », même. Il fait flèche de tout bois ; les détails les plus infimes, les plus insignifiants, il ramasse tout, quitte à suppléer, par son imagination et sans aucun souci de la vérité ni de la vraisemblance, à l'insuffisance d'intérêt de la cause qu'il instruit.

Et le public, le bon public « marche » ; il prend tout pour bon argent.

Certains reporters trouvent cependant plus malins qu'eux et reçoivent parfois de petites leçons. Ils n'en tirent d'ailleurs aucun profit.

Un matin, M. Challemel-Lacour — qui fut ambassadeur de France à Berne — recevait, au Sénat, la visite d'un reporter anxieux de connaître ses intimités et qui notait scrupuleusement les moindres détails de sa chambre à coucher.

Lorsque l'inventaire fut achevé, Challemel-Lacour alla vers sa table de nuit, l'ouvrit toute grande, et, d'un geste courtois, désignant l'urne :

— Pardon, monsieur, fit-il, je crois que vous oubliez ceci ?

La comète. — Deux bons vieux parlent de la comète annoncée et des dangers dont elle nous menace.

— Y a pas, ce ne serait pas tant rigolo, si cette comète venait donner une turtée à la terre. On dit qu'on serait tous asphyxiés.

— Oh ! bast, c'est des bêtises, tout ça. Moi j'ai pas peur. Et pi d'ailleurs si cette affaire arrivait de nuit, le mal serait pas bien grand ; y aurait jamais que les rôdeurs qui seraient étartis.

— Et puis les gapiions !...

— C'est vrai !... J'y pensais pas... Oh ! ma foi, que veux-tu ;... c'est leur métier.

C.

AU CERCLE

Ilest situé sur la grand' place et on le trouve dans n'importe quelle petite ville.

Nos gentes cités vaudoises en ont toutes un ou deux ayant leurs caractères spéciaux et leurs signes distinctifs comme du reste les honnêtes citoyens qui les fréquentent.

Dans certains endroits, où la largeur des idées est proportionnelle à celle des rues, deux voisins vivront côte à côte toute une vie sans échanger dix paroles : ils ne vont pas au même cercle !

En villégiature l'été dernier dans une des « quatre bonnes villes », j'eus la fantaisie, un